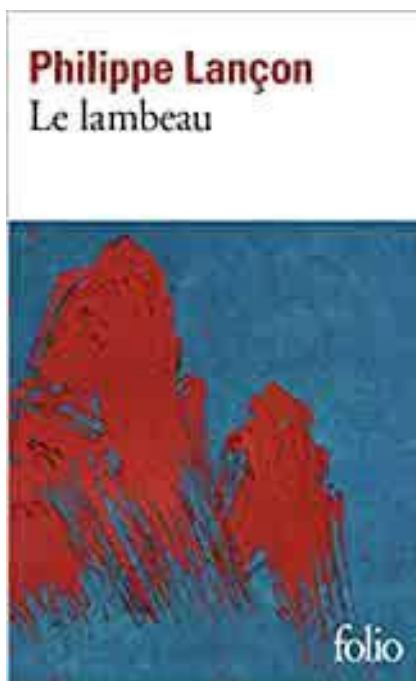


Une gueule cassée (sur *Le Lambeau* de Philippe Lançon)*

Isabelle Constant

University of the West Indies Cave Hill



Philippe Lançon, journaliste à *Charlie Hebdo* et *Libération* se trouvait dans les locaux de *Charlie Hebdo* pour la conférence de rédaction hebdomadaire lors de l'attentat du 7 janvier 2015, le premier et le plus meurtrier d'une série d'attentats terroristes islamistes perpétrés en janvier de cette année. Bien que très gravement blessé au visage et aux doigts, il réchappe cependant à l'attaque au fusil d'assaut qui a assassiné douze de ses collègues. Il témoigne de cette expérience dans ce livre, *Le Lambeau*, qui a reçu à juste titre le prix

Fémina et le prix spécial du Jury Renaudot en 2018. Philippe Lançon y livre

*Lançon, Philippe (2019). *Le Lambeau*. Paris: Folio. 511 p. ISBN 9782072873706(1^{ère} édition Gallimard, 2018).

sans cesse un hommage à son entourage, aux soignants et aux policiers qui le protègent et l'accompagnent durant son long séjour à l'hôpital.

Ce livre, tout en tropismes à peine esquissés, toujours limités par l'immobilisme du lit d'hôpital, et mus par l'espoir de la guérison nous donne une idée exacte de ce que signifie la dépendance. La force de ce témoignage vient avant tout de son style. L'auteur, journaliste culturel à *Libération* et à *Charlie Hebdo* accompagne sa résurrection de références littéraires, picturales et musicales. Par exemple, lorsqu'il descend pour la nième fois au bloc pour une autre opération de la mâchoire, ce sont les pages où Proust décrit la mort de la grand-mère qui l'accompagnent. Il affectionne particulièrement Proust, Kafka et Bach qui le soutiennent par-delà les siècles. Il aurait pu appeler son livre « la cérémonie » car dans cette chambre de la Salpêtrière où se passe la plus grande partie du livre et où défilent les soignants, la famille et les amis qui s'occupent de lui, il mentionne que tout acte prend l'importance d'une cérémonie. En effet, l'attentat l'a laissé à la merci des autres, sans possibilité de parler ni de se mouvoir normalement, et chaque acte demande une assistance.

Il comprend ce que signifie vivre en permanence sous le regard des autres et propose un parallèle captivant avec le roi Louis XIV qui vivait entièrement sous le regard de ses sujets. À tout moment, le roi était obligé de présenter une figure noble, royale, afin de continuer à régner. Philippe Lançon doit lui aussi lutter en permanence pour présenter aux autres un aspect de vivant, alors même qu'il est détruit. Il est extrêmement émouvant et paradoxal à la fois qu'il compare son état de victime à celui du roi de France le plus puissant. Cela indique clairement à quel point Philippe Lançon va au fond des choses, des sensations et des sentiments. Dans l'impuissance totale, il doit présenter au monde une façade aussi digne que celle du roi de France. Les pages 318 à 319 agrégeant la figure de Louis XIV à celle du patient pourraient figurer dans une anthologie de la littérature française. Pour parachever cette traversée de l'histoire, il termine son périple vers la guérison aux Invalides avec vue sur le tombeau de Napoléon. Son statut de gueule cassée nous rappelle sans

cesse les soldats de la guerre 14-18 même si l'attentat en substrat reste l'acte injuste et injustifié qui a fait dire à une grande partie du monde : « Je suis Charlie ».

Bien qu'il décrive au début du livre les détails de l'attentat vécu, ce livre n'aspire à aucune dénonciation, aucune vengeance, il se concentre sur chaque acte de survie réalisé héroïquement dans sa chambre d'hôpital. Juste après le drame de l'attentat, s'éloignant de l'atrocité dont il a été témoin et victime pour se raccrocher à la vie, il s'inquiète d'abord de son vélo laissé devant les locaux de *Charlie* et du fait qu'on lui ait enlevé son portable, gardé par les enquêteurs comme pièce à conviction. Tout cela paraît extrêmement trivial et dénué d'importance, le vélo, le portable, compte-tenu du fait qu'il vient de prendre une balle dans la mâchoire et qu'il lui manque une partie du visage.

Son style suit toujours son évolution vers la guérison. Un pseudonyme que l'on attribue systématiquement aux patients des Invalides le fait pour une transition d'une page se dédoubler et parler de lui à la troisième personne du singulier. Il devient Monsieur Tarbes, d'une ville des Pyrénées qu'il affectionne. Ce nouveau patient a changé de personnalité et est devenu hypersensible. On trouve dans son style une claire influence proustienne et il faut parfois relire une phrase pour être sûre de l'avoir bien comprise, par exemple, la phrase suivante : « La pudeur, l'orgueil, le stoïcisme ? Autant de vertus célébrées que je crois avoir suffisamment pratiquées pour en sentir les limites, l'ambiguïté, et à quel point elles permettent au monde d'oublier la souffrance de ceux qu'au prix de leur silence il prétend respecter. » (412-413) On comprend seulement à la relecture que cet « il » fait référence au monde. Cette phrase un peu longue sera pertinemment suivie d'une réflexion sur Proust qui résumera bien la teneur du livre : « Proust a été malade une grande partie de sa vie et c'est peut-être pour ça, non sans comique de situation, qu'il n'a vu partout que faux-semblants, solitude, attitude et malentendu. La maladie n'est pas une métaphore ; elle est la vie même. » (412-413) Tout ce que Philippe Lançon écrit ensuite dans ses chroniques sera vu, à l'instar de Proust, au travers

de la maladie. Sa guérison passe aussi par une exposition sur Vélasquez et la remémoration de ses visites au Prado où il restait en catalepsie devant les trois maîtres espagnols : Vélasquez, Goya et Le Greco. On ne compte plus le nombre de fois où il descend au bloc opératoire avec un disque classique que la chirurgienne passe durant l'opération et qui lui permet de se concentrer sur la beauté des notes. Tout dans cette reconstruction physique et psychologique tient dans des détails ou des ironies. Un après-midi, accompagné de ses deux policiers de garde, il va voir un film comique alors qu'il n'a pas le droit de rire pour ne pas faire craquer ses cicatrices. Le lambeau de son titre fait référence au lambeau de peau greffé de son péroné à sa mâchoire. Alors que la chirurgienne patiemment reconstruit son corps, sa mémoire se joue de lui, réapparaissant surtout sous forme de cauchemars.

Il semble dire qu'un événement traumatisant tel qu'un attentat perturbe les éléments de mémoire qui le reconstituent : « Les événements les plus brièvement violents et inattendus prennent toute leur place dans nos vies, puisqu'ils vont les bouleverser, mais les détails de leurs minutes irréversibles semblent échapper à nos mémoires [...] » (482). Puis aussitôt il associe cette remarque à sa lecture de Proust : « Proust se rappelle tout, peut-être parce qu'il ne lui est arrivé à peu près rien [...] » (482). Réflexion un peu outrancière qui donne une idée de l'humour de Philippe Lançon. On choisit de retenir ses phrases sur Henry James, Proust, Louis XIV, Vélasquez plutôt que l'inéluctabilité du syndrome post traumatique qui réactive sa peur dans le métro ou lorsqu'enfin, presque guéri et ayant retrouvé sa compagne à New York, il apprend le 13 novembre 2015 qu'un nouvel attentat, encore beaucoup plus meurtrier eu lieu au Bataclan.